

L'autre Parole

La revue des femmes chrétiennes et féministes



NO 102, ÉTÉ 2004

Som-mère

Liminaire, <i>par Yvette Laprise</i>	p. 3
« La jeune fille à la perle » de Peter Webber, <i>par Marie Gratton</i>	p. 4
Des femmes chansonnères, <i>par Louise Melançon</i>	p. 6
« Les eaux de mon puits » de Ivone Gebara, <i>par Louise Melançon</i>	p. 7
« Ma vie, mon visage » de Judith Dufour, <i>par Réjeanne Martin</i>	p. 10
Virginia Woolf, le poids des mots, <i>par Monique Hamelin</i>	p. 12
Des nonnes à l'abbaye, <i>par les sœurs Marleau</i>	p. 15
Art culinaire, <i>par Marie-Andrée Roy</i>	p. 16
« Du Québec à Kaboul » de Colette Beauchamp, <i>par Francine Dumais</i>	p. 17
« Caesura » de Linda Covit, <i>par Marie-Rose Majella</i>	p. 19
« Sociologie des rapports de sexe » de Marie-Blanche Tahon, <i>par Louise Melançon</i>	p. 20
Recette pour rideau de douche, <i>par Monique Hamelin</i>	p. 22
« Vents en rafales » de Taslima Nasreen, <i>par Monique Dumais</i>	p. 23
Invitation	p. 25
Saviez-vous que..., <i>par Agathe Lafortune</i>	p. 26

PAGE COUVERTURE: Dessin de Jacqueline Roy

Liminaire

Il est des moments où l'on se doit de ralentir le pas, de ne plus se presser et d'écouter, bien écouter, les battements de la vie. Il arrive que l'on ne voit plus ce que l'on côtoie jour après jour, comme si on avait perdu des horizons et qu'il fallait s'entraîner à voir au-delà de l'horizon de l'œil.

Pour corriger le tir, que diriez-vous d'un « voyage » (sans drogues) vers l'impalpable, l'indicible, non pour en prendre possession mais pour en être saisies. La seule exigence : s'ouvrir à l'inattendu, à la surprise, à la solitude pour prendre conscience du miracle de la vie qui se manifeste partout autour de nous, pour sentir l'essence divine dans le parfum des fleurs qui nous saluent au bord de la route, dans le murmure cristallin d'un ruisseau se faufilant dans le sous-bois, dans le vol capricieux d'une libellule, dans le concert harmonieux des oiseaux éveillant l'aurore... car *tout ce qui est est sacré*.

Puis, détachant votre attention de tous les objets qui vous entourent, prenez le temps de baigner dans l'espace. Laissez-vous envelopper par le vide, imprégner par son silence. Vous constaterez que prêter attention au silence extérieur c'est éprouver en même temps le calme, la sérénité à l'intérieur. Rien en ce monde ne ressemble plus à Dieu que le silence.

Dites-vous : « Cette année, je vis de vraies vacances, des vacances « relax » qui ne coûtent rien et rapportent beaucoup. Je prends conscience de l'aspect sacré de la nature qui naît dans le calme de la présence. Je m'offre le spectacle d'un univers si beau, si grand, si effarant qu'il n'a pas d'égal ici-bas.

Vous voulez vous sentir en liberté ? Sortez, marchez, regardez, sentez le soulèvement énorme de toute vie vers la lumière, comme si c'était la première fois.

Bonnes vacances en toute liberté !

Yvette Laprise
Comité de rédaction



LA JEUNE FILLE À LA PERLE

Un film de Peter Webber

d'après le roman de Tracy Chevalier, adapté par Olivia Hetreed,

Girl With a Pearl Earring

Marie Gratton, *Myriam*

La Jeune fille à la perle nous plonge dès la première image dans l'univers quotidien d'une humble famille de Delft. Nous sommes en 1664. Dans un clair-obscur digne des plus grands maîtres hollandais, une fille de seize ans tranche des légumes avec soin et méthode, créant ainsi sous nos yeux une de ces natures mortes qui ont fait la gloire de tant de peintres de son pays et de son temps.

Le ton est donné. Déjà nous sommes en droit de croire que ce film rendra justice au livre dont il est inspiré et au génie du peintre à qui nous devons tant de chefs-d'œuvre, Johannes Vermeer. Comme le roman, le film nous invite dans l'intimité de l'artiste, non pas pour nous raconter sa vie, mais pour nous rendre témoins de la gestation et de la naissance d'un tableau.

Une jeune fille, assise de profil, la tête tournée au-dessus de son épaule gauche, nous regarde de ses grands yeux sombres. Elle porte une robe de couleur ocre, rehaussée d'un mince col blanc. Un turban bleu dissimulant ses cheveux est agrémenté d'un tissu jaune clair qui retombe en plis souples dans son dos. Sa bouche à peine entrouverte laisse filtrer un peu de l'éclat nacré de ses dents. À son oreille gauche pend une énorme perle qui retient la lumière venue d'une invisible source. Voilà le tableau. Mais à qui donc appartenaient ce visage à l'ovale parfait, ce nez droit et fin, ces lèvres

humides et ce port de reine ? Tracy Chevalier a imaginé que tous ces traits étaient ceux d'une servante engagée par les Vermeer pour nettoyer l'atelier du maître, aller au marché, et faire la lessive. Griet est son nom. La maison est grande et la besogne ne manque pas. Le couple de Catharina et Johannes compte déjà cinq enfants, un autre est sur le point de naître, et la grand-mère maternelle règne sur cette maisonnée qui compte aussi sur les services d'une autre servante, Tanneke.

En dehors de la grand-mère, Maria Thins, la propriétaire du lieu, personne, jusqu'à l'arrivée de Griet, n'était autorisé à pénétrer dans l'atelier. C'est le refuge du peintre qui y interdit toute intrusion. Griet qui, au début de son séjour, a beau n'y pénétrer que pour balayer la pièce et épousseter les mille objets qui l'encombrent, fait naître une sournoise envie chez l'épouse du peintre, chez Cornélia, la fille aînée, aussi fourbe que belle, et chez Tanneke elle-même, confinée à sa cui-

sine. Quand Griet découvre les merveilles de cet atelier, quand elle voit comment naissent les tableaux, elle est éblouie. Vermeer reconnaît en elle un sens inné de la beauté et décide de révéler à cette servante l'art de regarder ce que l'œil des autres ne fait que voir sans l'analyser ni le comprendre. Aussi quand il initie la jeune fille à la préparation de ses couleurs, quand il lui révèle quelques secrets du métier, quand elle découvre avec lui la magie de la *camera oscura*, et quand la maisonnée découvre tout cela, l'ordre bourgeois est chamboulé et la jalousie a remplacé l'envie chez les femmes de la maison qui, sans retenue, chacune à leur manière, multiplieront les vexations à l'égard de Griet, qui comprend la source de son malheur, mais qui n'a rien fait pour mériter autant de haine.

Quand Vermeer lui demande de poser pour lui et de retirer sa coiffe pour les besoins du portrait, elle refuse tout net. Elle finit par consentir à enrrouler un turban dissimulant ses cheveux. Pour accrocher la lumière, il exige qu'elle porte à l'oreille une perle appartenant à Catharina. Nouveau refus, nouvelle insistance. C'est Maria Thins qui empruntera le bijou dans le coffret de sa fille, dans une étrange complicité avec son gendre et la jeune servante. Quand Catharina découvre le tableau et voit que sa perle y luit à l'oreille de sa domestique, elle laisse libre cours à sa douleur de femme qui s'estime trahie. Cette épouse, qui porte le septième enfant de son mari, l'accuse,

veut lacérer le tableau et chasse Griet de la maison. Vermeer, lui qui avait arraché la jeune fille des griffes d'un client riche, mais violeur, lui qui avait sévèrement corrigé Cornélia pour avoir voulu compromettre Griet en volant un peigne à sa mère, laissera, sans rien dire, partir la servante pour sauver la paix de son ménage.

La forte attirance qui pousse Vermeer vers Griet, et elle vers lui, c'est dans l'intensité des regards qu'ils s'échangent que nous la percevons. C'est dans la retenue de ces deux personnages, c'est dans la pudeur qui marque chacun de leurs gestes qu'éclate, paradoxalement, une troublante sensualité. Et on peut imaginer que si Griet, à l'occasion d'une fête foraine, en vient à s'offrir, sans un mot ni sans hésitation aucune, à Pieter, le fils du boucher dont elle a attiré le regard lors de sa toute première visite au marché et à qui elle s'était refusée pendant de longs mois, c'est pour mieux résister à la séduction qu'exerce Vermeer sur elle et à laquelle elle sait d'instinct qu'elle ne doit pas succomber. Tel est le prix de sa dignité.

Peter Webber signe ici son premier film. Or c'est une œuvre d'une beauté achevée. Un coup de maître. Il nous offre des images qu'on dirait toutes sorties de tableaux de peintres hollandais, exploitant tour à tour la luminosité qui fait le charme de tant de toiles de Vermeer et les clairs-obscur des intérieurs de l'époque aux lambris sombres et aux lourdes draperies. Les

scènes extérieures nous restituent Delft, avec sa place du marché, son carrefour aux pavés disposés en étoile à huit branches, ses maisons bourgeoises, ses ponts traversant des canaux où se reflètent ses ciels si souvent gris.

L'adaptatrice, Olivia Hetreed, a dû, bien sûr, simplifier le roman, en faire disparaître quelques personnages secondaires, mais elle a su conserver tout le caractère dramatique du récit de Tracy Chevalier qui se présente comme une sorte de suspense où l'on ne sait jamais où la passion des divers personnages va les mener. Il convient de souligner la qualité de tous les interprètes de ce film. Scarlett Johansson et Colin Firth méritent les plus grands éloges ; ils ne jouent pas Griet et Vermeer, ils les incarnent. Nous n'arriverons plus à les imaginer sous d'autres traits.

La musique originale d'Alexandre Desplat soutient fort efficacement l'action dramatique. Elle ajoute à notre émotion. Puis-je tout de même exprimer un regret ? Pourquoi n'avoir pas choisi une musique du XVIIIe siècle, interprétée sur des instruments d'époque ? On s'étonne que l'idée n'en soit pas venue au réalisateur quand on sait qu'au moins neuf des toiles de Vermeer représentent des instruments de musique, de la flûte au virginal en passant par la guitare et le luth.

Le film nous dit bien peu de choses sur ce que deviendra Griet. Le roman va plus loin. Les dernières pages m'ont bouleversée. Il vous reste à le lire pour qu'après avoir vu le film votre joie soit parfaite.

DES FEMMES CHANSONNIÈRES....

Louise Melançon, *Myriam*

Depuis quelques années, il y a des jeunes femmes auteures-compositeuses qui se sont fait connaître, ici, au Québec. Certaines sont même devenues populaires: je pense à Ariane Moffat, Sylvie Paquette....

Je viens d'en découvrir deux autres que j'aime écouter...

Catherine Major dont le CD est intitulé: *Par-dessus bord*. Elle s'accompagne au piano... j'aime ses textes et sa voix... et les arrangements musicaux.

L'autre, c'est Amélie Veille. Ses textes témoignent d'une expérience humaine déjà très riche pour une jeune femme...

Elles n'affichent aucun engagement féministe... mais elles s'affirment comme jeunes femmes dans le monde actuel, avec une conscience éveillée... Elles me parlent de toutes ces jeunes femmes qui ont bénéficié des luttes féministes avant elles, et cherchent leur manière de continuer d'avancer.

LES EAUX DE MON PUIT Réflexions sur des expériences de liberté¹

Ivone GEBARA

Louise Melançon, *Myriam*

Ce livre m'a profondément touchée. Il m'a tellement rejointe qu'en faire le compte-rendu ne m'est pas facile. J'avais lu les livres de "notre" théologienne brésilienne toujours avec beaucoup d'intérêt et de profit, et ce depuis que je l'avais entendue, il y a bien des années, lors d'une rencontre avec notre Collective.

Mais dans ce livre qui n'est pas réellement une autobiographie, comme elle le dit elle-même (p.21), mais plutôt une réflexion sur la **liberté** à partir de son expérience, en suivant son cheminement personnel de femme, de religieuse engagée à la cause des pauvres, à partir de diverses situations vécues depuis son enfance jusqu'à maintenant, à l'aube de la vieillesse, *là en la lisant j'ai eu l'impression d'un échange intime, en profondeur avec elle*, de telle sorte que j'éprouve des réserves à rendre compte de cette lecture, comme elle dit avoir hésité à l'écrire. Aussi je me permets de choisir les éléments de son témoignage qui m'ont parlé en fonction de mes propres expériences et situations.

1. Nous débutons notre expérience de liberté, déjà comme enfant, dans nos rapports avec notre mère, notre père, notre famille. Ivone était très proche de sa mère, influencée par la famille de sa mère, mais elle dit être allée au-delà du rêve de sa mère sur elle, ne se laissant pas modeler complètement

par elle; par ailleurs, elle a expérimenté l'absence de son père, l'absence plutôt d'un rêve paternel comme elle dit (p.76ss), à l'opposé de la relation à sa mère, ce qui peut expliquer sa difficulté dans ses relations avec les hommes, comme femme: ..."je ne me suis jamais vraiment sentie à l'aise dans le face à face avec les hommes" (p.83). Un oncle maternel cependant était plus proche d'elle et a eu sur elle une grande influence. Ivone suivra l'appel de la liberté en faisant son chemin sans l'appui de sa famille, et même de cet oncle admiré. Dans ces situations, elle sait reconnaître maintenant le fait du patriarcat qui aide à expliquer autant le monde des femmes que celui des hommes. Mais elle avoue que si une communauté religieuse lui a servi de lieu d'accueil, sa recherche de liberté l'a conduite aussi dans le monde des hommes, dans son travail de théologienne, et dans le fait de valoriser le travail: "Ce besoin de liberté est vécu de façon particulière dans le travail... Tout au long de ma vie j'ai vécu mon travail comme une forme d'affirma-

1. Éditions Mols, Coll Autres regards, Bruxelles, 2003.

tion de ma liberté...”(p.108-109).

2. En faisant un retour en arrière dans son histoire de liberté, notre auteure a trouvé une autre influence, très importante dans sa vie: il s’agit de Rica, une femme métisse qui travaillait à leur maison familiale. C’était une confidente très précieuse, cette femme venant du monde des pauvres. Ivone reconnaît avoir reçu d’elle en héritage une profonde sympathie pour les pauvres, les personnes des milieux populaires. Aussi a-t-elle appris, dans un mouvement de doute, à nommer “l’illusion” de la liberté, les forces destructrices, les forces d’esclavage, autant de violence dans l’histoire humaine! Un contact de trente ans avec la misère humaine, misères de toutes sortes, l’amènera à constater que la survie est première, bien souvent au détriment de la liberté.

C’est ainsi qu’elle a expérimenté les limites de la liberté: “il y a une note dissonante au milieu des sons de la liberté” (p.125ss), y compris dans sa vie personnelle. Elle se rappelle son amitié avec une certaine Carmen qui paiera de sa vie son engagement politique en faveur des pauvres; aussi une longue, bonne et stimulante communication avec une sœur vietnamienne qui se terminera dans la tristesse plus tard, au Vietnam, lors d’une rencontre avec celle qui était devenue l’ombre d’elle-même. Mais en repassant ainsi diverses situations de sa vie, elle peut aussi identifier ce qui est “expérience

concrète, multiforme et plurielle de la liberté” (p.133): le fait de côtoyer son évêque Helder Camara qui l’a d’ailleurs nommée sous-directrice de l’Institut de théologie de Recife où elle travaillait; un séjour à New York où elle donna des cours dans plusieurs institutions qui l’ouvrit à de nouvelles manières d’enseigner, à d’autres cultures. J’ai été particulièrement rejointe par le passage où elle raconte s’être sentie libre comme jamais, seule, à Lyon, un jour de 1971 (p.140ss.): j’ai reconnu là une expérience très semblable vécue à Paris, lors de ma scolarité de Doctorat. Petite expérience de liberté personnelle qui renvoie à un rejet des modèles imposés, des cadres restrictifs, de l’autoritarisme, que ce soit dans la famille ou dans une communauté religieuse.

Ces minimales expériences personnelles, de l’ordre privé, rejoignent tout de même les combats pour la liberté politique, d’ordre public, parce qu’il s’agit du même fonctionnement d’une autorité qui s’impose. Ivone Gebara témoigne de son option pour les pauvres, engagée comme théologienne dans la démarche de la théologie de la libération. Elle en constate les limites aujourd’hui: la libération n’arrive pas pour ces gens avec qui elle partage tout ce qu’elle peut. Qu’elle est touchante lorsqu’elle avoue éprouver de plus en plus la tristesse de son impuissance, quand elle reconnaît des jeunes qu’elle a bercés être devenus des trafi-

quants de drogues... Et aussi, malgré sa proximité avec ces gens dont elle s'est fait concitoyenne, elle sent des rapports inégaux: elle est l'autre, la professeuse..

Par ailleurs, elle est devenue féministe peu à peu en vivant l'expérience que la théologie de la libération relève d'hommes, et même du patriarcat. Aussi elle sera de plus en plus sensible à la réalité des femmes pauvres, et à sa propre condition de femme, elle entrera en contact avec la théologie féministe, ce qui l'amènera, on le sait, à être "interpellée" par Rome... et à connaître l'expérience d'être jugée "hérétique" puisqu'il en est ainsi dans l'Église catholique au sujet de la théologie féministe.

Ivone raconte très sobrement, à sa manière, cette période qui fut certes difficile mais dont elle a su faire une expérience de liberté, relative mais réelle. Et elle s'est gardée dans l'humour, comme elle l'a exprimé dans une lettre envoyée à ses proches, amies et collègues, prenant la métaphore de l'abeille pour parler de son expérience...(p.210-212) Cette dignité dans l'épreuve m'émerveille!!!

3. Loin de l'éloigner de sa libération de femme théologienne, l'épreuve l'a raffermie... et elle a continué de réfléchir sur sa foi, sur l'image de "DIEU"... Le chapitre 5, à ce titre, a provoqué chez-moi une profonde reconnaissance du chemin que j'ai aussi parcouru à ma manière... Elle avoue

son malaise depuis longtemps devant "Dieu"... plus familière avec l'histoire de Jésus dont parlent les évangiles... Comme elle me rejoint quand elle écrit: "En fait, la question de Dieu ne m'a jamais lâchée pendant toute ma vie" (p.227) "Dieu" fut une question pour moi aussi...ce qui m'a menée à la théologie et m'y a gardée...

Le Mystère: seul nom que l'on peut évoquer de cette Réalité qui nous entoure... Dieu comme concept est vide, nous dit Ivone...avec bien des mystiques...et cela relativise toutes nos images, toutes nos croyances...y compris celles qu'on "féminise" pour mieux nous identifier comme femmes dans notre foi. Que de contradictions nous suivent dans nos efforts... et que de pièges dus à la présence toujours dominante de la culture patriarcale! Mais ce n'est pas tragique: "Délivrés de la transcendance au-dessus de nos têtes, nous récupérons la beauté de notre finitude. Nous entrons dans des expériences de liberté constitutive de la dynamique de notre existence" (p.247).

Et là s'ouvrent des pages magnifiques qui nous parlent de joie et de tristesse, de sens à la vie, de jouissance et de finitude, de mort et de liberté, de la peur et de la culpabilité... Ces pages m'ont fait connaître "les eaux de son (mon) puits", m'ont fait entrer dans la grande sagesse de cette femme. C'est un chemin qu'il me reste encore à parcourir... je n'ai pas encore su nommer comme elle le SENS de la vie, alors

Suite à la page 11

MA VIE, MON VISAGE
Judith Dufour
Les Éditions Francine Breton
Réjeanne Martin, s.s.a.

Depuis la lecture du récit de la vie de Judith, mon amie, notre amie pour plusieurs femmes de la *Collective L'autre Parole*, je suis habitée par la finale d'une chanson de Félix Leclerc : « La mort, c'est plein de vie dedans! »

Plus qu'à une vie, plus qu'à son visage, le récit de Judith nous convie à un feu d'artifices. Épanouissement de son enfance! Floraison de son adolescence! Éclatement de sa vie de jeune femme! Mortel accident! Les filles et les jeunes femmes, qui ne sont pas de mon âge, y trouveront une mine de renseignements sur la société des années 1930-1965 ... Des souvenirs multiples déferlent, s'accrochent aux us et coutumes des familles et de la société du Saguenay. Des jeux, des apprentissages, des tâches familiales, des aventures, des rêves et des essais amoureux, dans lesquels les «filles de mon âge» reconnaissent la vie de leur village d'origine, si éloigné fût-il de Chicoutimi ou d'Arvida. Combien de fois aussi la verve de Judith a-t-elle allumé mon sourire en décrivant la vie disciplinée qui prévalait durant ses études et ses stages d'infirmière. Ou encore suis-je restée ébahie de la suivre sur les routes des campagnes et de l'entendre sensibiliser les femmes—parfois les hommes aussi—au contrôle des naissances. On y rencontre la Judith que nous connaissons audacieuse, frondeuse...

Amoureuse, voyageuse, heureuse, jusqu'au jour du tragique accident.

Triple deuil alors! «VEUVE, AVEUGLE ET DÉFIGURÉE», nous confie-t-elle. Par delà les douleurs lancinantes de l'âme et du corps, de son visage abîmé, Judith s'accroche à vivre... pour elle et pour son tout jeune fils, Luc. Elle nous fait vivre les diverses étapes de reconstruction de sa vie et de son visage, toutes aussi dures les unes que les autres, moralement et physiquement. Les douloureux spasmes du trijumeau titillé par des fragments d'os lui créent fréquemment des handicaps qui l'amputent de ses énergies. Et pourtant, durant ces années si pénibles de sa vie, Judith s'active, étudie, enseigne, met sur pied des programmes qui portent encore sa marque—*Les Belles soirées*—, milite dans des organisations politiques et féministes. C'est au cœur de ses engagements qu'elle redevient amoureuse, découvrant du même coup qu'elle transcende son visage déformé. Ce beau visage de femme sera enfin reconstitué, en 1985, grâce à une greffe osseuse empruntée à son propre corps. Merveille!

Oh! oui, sous sa plume sensible, Judith livre beaucoup plus qu'un récit d'événements. Son œil scrutateur, sa méditation constante sur le sens de sa vie, l'acuité de son analyse habillée de mots tous en nuances, renforcent en nous la conviction que la vie est plus forte que la mort, qu'un parcours de ténèbres peut déboucher sur des espaces lumineux insoupçonnés.

À l'âge de Judith et le mien, la vie fraie plus souvent avec la mort. L'action militante prend d'autres avenues. Elle se range progressivement derrière la contemplation. En fait foi, ce très beau poème que nous lègue Judith en première page de son volume...

Frissons et lumières

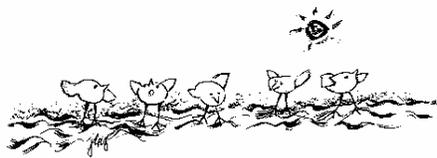
Lorsque la lumière n'est plus qu'ombres et frissons
que des gens sans visage s'agitent sur les trottoirs

que les arbres se transforment en saules pleureurs
que le corps fatigué tourne le dos à la course
que le rêve des événements futurs perd son sens
Alors
assise à sa fenêtre
la vieille dame se promène dans sa tête et prête aux nuages la forme de ses souvenirs.

Merci, Judith !

N.B. Le savez-vous ? Judith donne des conférences sur la force de vivre: *Accepter l'épreuve sans baisser les bras.*

8 mars 2004



Suite de la page 9:

même que je suis entrée dans la vieillesse... elle qui se disant "au seuil de la vieillesse" (p.306ss) sait écrire de si justes et profondes pensées: "Notre vieillesse doit pouvoir se vivre dans les mailles de la liberté" (p.322).

Oh! quel beau mariage de la philosophe avec la théologienne que ce livre! Quelle belle expérience de liberté que cette écriture! Merci, merci, Ivone, pour ces moments de rencontre aussi profonds que provocants, aussi doux qu'exigeants!

VIRGINIA WOOLF – LE POIDS DES MOTS

Monique Hamelin, *Vasthi*

« **O**n ne badine pas avec les mots... surtout quand ils doivent durer à jamais. »¹

Ces mots - les mots même de Virginia Woolf - donnent le ton de ce que pensait du poids des mots cette écrivaine hors de l'ordinaire. Mais après avoir lu cet énoncé dans *Virginia Woolf - Journal d'un écrivain*, on se questionne à savoir si notre maîtrise des mots nous autorise à parler d'elle. On ose à peine mais en ne rappelant pas périodiquement l'existence de ce journal, il y a peu de chances que la rumeur médiatique vous fasse accéder à ce monde bien particulier des joies et des affres reliés au processus d'écriture, de création et de réécriture de l'auteure de *Mrs. Dalloway*, qui dans sa gestation avait pour nom - *Les heures*. Oui, comme le film qui a connu son heure de gloire il y a déjà plus d'un an et qui nous présentait des moments de la vie de Virginia Woolf.

Virginia Woolf est née le 25 janvier 1882. Ce n'est qu'en 1915 - à 33 ans et après trois années de mariage - que débute l'écriture de son journal. À sa mort en 1941, il comprendra 26 volumes - soit un volume par année. Son journal - publié à titre posthume par son mari, nous présente - non pas l'intégrale - mais le cheminement de l'au-

teure durant ces 26 années suivant le processus de création de ses romans, essais, articles et conférences. Outre cela, ici et là, nous glanons quelques éléments de son quotidien, des gens qu'elle côtoie, son opinion sur eux et sur elle-même et à la fin de sa vie, ce que c'est que de vivre dans un pays en guerre puisque Londres a vécu sous les bombardements et que les Woolf ont même dû quitter leur maison qui sera détruite par la suite.

De celle qui rompt avec le roman traditionnel, de cette féministe qui nous donna le célèbre *Une chambre à soi* qui au départ s'appelait *Femmes et fiction*, nous percevons, au fil de ses entrées, que - sauf exception - les mots ne coulaient pas de source. Certaines scènes, certains romans avançaient au rythme de 50 mots par matinée. Les bonnes journées, il pouvait produire jusqu'à 200, 250 ou 300 mots. Un moment de production exceptionnel est à noter avec *Années* - quelque 800 mots ont jailli quotidiennement dès le premier jet. À titre d'exemple, les trois premiers paragraphes de ce texte totalisent déjà plus de 350 mots.

1. Extrait de *Virginia Woolf Journal d'un écrivain*. Préface de Leonard Woolf. Bibliothèques 10/18.

Ce journal est un complément à ses romans dont le temps est souvent une constante. Virginia Woolf rend compte du temps à travers le menu détail, ces petites choses que nous ne remarquons plus. Elle se questionnait (p. 326) sur «Comment intégrer à l'art un propos intellectuel ? Comment donner à la vie quotidienne et commune... la forme de l'art ?». Et dans son journal, elle nous donne, dans le menu détail, ces petites choses qui conduisent irrémédiablement l'auteure vers son nouveau roman, sa nouvelle biographie, son nouvel essai. Elle nous livre aussi ses angoisses, ses incertitudes, ses doutes incessants, son va-et-vient entre les sphères du roman et celles de la vie. Elle était prise, entraînée par ses romans dans l'autre réalité et elle revenait épuisée dans la vie.

De l'essai *Une chambre à soi*, elle résume comme suit ses impressions avant la publication :

« Il est à craindre que Morgan ne veuille pas en faire la critique. Ce qui m'incline à penser qu'il y a dans ce livre un accent féminin assez strident que mes amis n'aimeront pas. Je prévois donc que je n'obtiendrai d'eux aucune critique... sinon sur un ton de badinage évasif. La presse se montrera bienveillante et parlera de charme et de vivacité. D'autre part, je serai dénoncée comme féministe et soupçonnée de saphisme. » (p. 236)

Et au fil de ses promenades, voyages ou événements vécus à Londres, en

Italie ou en France, il y a des épisodes qui nous ramènent à nos expériences personnelles, à nos contradictions. Ainsi, qui ne se souvient de telle éclipse ou de telle visite de jardin qui au détour d'une allée vous permette d'admirer les rhododendrons ou une roseraie. Et ces contradictions qui nous habitent en voyage quand nous voulons retrouver le confort du foyer alors qu'aussitôt rentrée, la quotidienneté nous pèse. Ainsi, le mardi 23 mai 1993, elle écrit :

« Et maintenant l'appel du foyer, de la liberté – et plus de valises à faire – commence à s'imposer à nous. Oh, s'asseoir dans un fauteuil, et lire: et ne plus avoir à demander de l'eau minérale pour se brosser les dents ! » (p. 324)

Alors que le 30 mai, une semaine plus tard, rendue au 52 Tavistock Square, elle note :

« Oui, mais, de toutes les damnations, celle de rentrer chez soi après les vacances est certainement la pire. Jamais je ne me suis sentie à ce point sans but et déprimée. Incapable de lire, d'écrire ou de penser. Rien ne culmine ici. Du confort, oui, mais le café n'est pas aussi bon que je le croyais. Et mon cerveau est au point mort. Je n'ai littéralement pas la force de soulever ma plume. » (p.325)

De la Paix à la Guerre

Si dans les trente premières pages nous assistons avec les yeux de Virginia Woolf au défilé de la «journée de la

Paix» du samedi 19 juillet 1919, dans les 150 dernières pages nous côtoyons la guerre dans la quotidienneté de ces intellectuels :

« Ai-je peur ? Par intermittence. Le pire, lorsqu'on a peur, c'est que l'esprit ne peut travailler allègrement le matin suivant. Bien sûr, c'est peut-être le début de l'invasion que cette sensation d'étouffement... » (Samedi 31 août 1940)

« Pendant ces deux dernières journées, on aurait pu croire qu'il n'y avait pas de guerre. Une seule sirène d'alerte. Des nuits parfaitement tranquilles. Une accalmie après les attaques sur Londres. » (Lundi 2 septembre 1940)

Et le mercredi 11 septembre 1940, elle note :

« Churchill vient de parler. Un discours sombre, robuste. Il nous a dit que l'invasion se prépare. Si elle doit avoir lieu c'est apparemment dans la quinzaine qui vient... Le bombardement de Londres prépare de toute évidence, cette invasion. «Notre majestueuse cité... etc.», ce qui me touche, car je trouve Londres majestueux. «Notre courage, etc.» Un autre raid sur Londres la nuit dernière. Une bombe a, cette fois, atteint le palais. John a téléphoné. Il était dans Mecklenburgh Square la nuit du raid. Il demande le transfert immédiat de la maison d'édition... John dit que nos fenêtres sont brisées. Il loge je ne sais où. On évacue le square. Un avion a été abattu

sous nos yeux sur le champ de courses juste avant le thé... Nous nous attendons toujours maintenant à un raid vers huit heures trente. De toute façon, qu'il ait lieu ou non, nous entendons à cette heure-là le sinistre bruit de scie qui s'intensifie, puis diminue. Une pause, et cela recommence. Nous disons : «Ils ont remis ça», assis chez nous, moi à mon travail, L. (Leonard) roulant des cigarettes. De temps à autre, on entend une explosion. Les vitres tremblent. Et nous savons ainsi que Londres est de nouveau bombardé. »

Et encore deux choses avant de clore cette critique. Si vous plongez dans la lecture du *Journal*, la très belle traduction de Germaine Beaumont vous fera voir le poids des mots bien choisis, bien traduits. Et peut-être ferez-vous comme moi vers la fin. Je savais que 1941 est l'année où, encore une fois victime de dépression chronique, Virginia Woolf met fin à ses jours. Je ne voulais plus avancer, je ne voulais plus quitter les mots de l'auteure... J'ai résolu la situation en achetant dans la collection *La Pochothèque – Classiques modernes – Virginia Woolf – Romans et nouvelles (1917-1941)* dans des traductions entre autres de Marguerite Yourcenar. Ce sont donc plus de 1200 pages de plaisir nouveau ou renouvelé qui m'attendent.

De ce journal, je garderai encore longtemps en mémoire des images – celles des sautes d'humeur, de la vie dans deux sphères, des semaines de mi-

Suite à la page 18

DES NONNES À L'ABBAYE

Denyse, Diane et Marie Marleau, *Déborah*

Faire du théâtre professionnel est un rêve qui s'est finalement concrétisé l'hiver dernier pour mes deux sœurs et moi. Tout en ayant participé avec beaucoup de bonheur à la comédie musicale qui nous était proposée, notre expérience nous a amenées à constater que même au théâtre, le fait d'être femme a ses incidences.

Mais un mot d'abord pour vous situer dans le contexte de notre pièce. Nous avons tenu le rôle de trois religieuses invitées durant le temps des fêtes dans une abbaye habitée par six moines. Cette visite nous a amenées à présenter plus d'une trentaine de chansons ou d'extraits de chansons des fêtes y compris certaines de nos compositions. Nous immiscer dans le monde du théâtre, dans le cadre du temps des fêtes, s'est révélé pour nous un moment vraiment magique à plus d'un égard.

Mais quelle ne fut pas notre surprise de constater que même au théâtre, il n'est toujours pas évident de s'affirmer en tant que femmes même si... à l'intérieur de la présentation, il y avait place pour une certaine improvisation. Dans ce contexte où les hommes étaient plus nombreux, il nous fallait savoir défendre nos idées avec conviction et faire certaines interventions personnelles ... afin d'assurer que les répliques des comédiens soient appréciées tant par les hommes que par les femmes. C'est là qu'on a pu toucher de près que les hommes et les femmes ont une façon bien différente de s'exprimer, que l'hu-

mour au masculin n'est pas le même que l'humour au féminin. Nous l'avions déjà observé lors d'une expérience théâtrale à Montréal, où les spectateurs hommes occupaient un côté de la salle, alors que les femmes remplissaient l'autre. Il était donc facile de reconnaître le rire des femmes à certains moments alors que les hommes réagissaient à d'autres passages.

Notre expérience dans un cadre théâtral touchant à l'univers religieux nous a de plus permis de nous amuser en faisant la découverte d'une autre facette des relations hommes-femmes.

En terminant, nous tenons à remercier le groupe *Phoebé* qui est venu nous voir jouer. Leur présence nous a bien touchées.



L'ART CULINAIRE
Marie-Andrée Roy, *Vasthi*

Chanceuse que je suis, j'ai reçu en cadeau deux beaux livres de recettes! Je ne résiste pas au plaisir de vous les faire connaître. Et que soit remerciée celle qui me les a offerts!

L'eau à la bouche, Les 4 saisons selon Anne Desjardins, Outremont, Éditions du Trécarré, 2003, 191 p.

Que voilà un bel ouvrage qui célèbre les sens, un incontournable pour toutes les féministes gourmandes et "gourmettes"! Anne Desjardins, cette grande cheffe cuisinière qui depuis 25 ans préside aux cuisines du restaurant auberge L'eau à la bouche de Sainte-Adèle, nous livre, en toute simplicité, ses secrets culinaires. Elle propose des recettes confectionnées avec les produits disponibles sur le marché au rythme des saisons. Par exemple, elle nous suggère:

- Pour le printemps, l'escalope de foie gras poêlée avec sa salsa de rhubarbe, le filet de cabillaud poêlé à l'huile d'olive vierge sur paillason d'asperges vertes et blanches des Laurentides, le gâteau quatre-quarts tiède au beurre d'érable.

- Pour l'été, le gaspacho aux tomates biologiques de Bellefeuille, les gros pétoncles du Saint-Laurent rôtis à l'unilatéral avec fondue de tomates d'été au basilic, la cachette tiède aux bleuets sauvages à la manière de René.

- Pour l'automne, la courge spaghetti aux champignons, aux noix de pin grillées et au Wabassée de Mont-Laurier, la longe de cerf Boileau des Laurentides et sa pu-

rée de topinambours, le fromage au lait cru Riopelle de l'île aux Grues accompagné de prunes de Jude Lavigne macérées au porto.

- Pour l'hiver, le méli-mélo de truite marinée minute à l'érable, le suprême d'oie de la Baie de Febvre poêlé avec émincé de choux, zeste d'oranges et atocas, les délices au miel des Laurentides.

Les recettes sont bien expliquées et pour la plupart réalisables. L'ouvrage est magnifiquement illustré de photographies pleines pages qui nous mettent véritablement l'eau à la bouche. On appréciera également le texte d'Anne Desjardins qui relate, en toute simplicité, l'histoire de sa belle aventure culinaire et quelques aspects de son art de vivre et de son amour du métier. C'est un ouvrage généreux comme son auteure que vous prendrez plaisir à lire et à regarder!

Julie Andrieu, Le canard de Julie, Marabout, 2003, 191 p.

Vous aimez le bon goût du canard? Vous prendrez plaisir à consulter *Le canard de Julie*, ouvrage entièrement dédié à ce palmidé et qui propose des recettes pour l'apprêter de la tête aux pattes! Les gourmandes dépensières apprécieront les nombreuses recettes de foie gras que l'on peut

Suite à la page 19

DU QUÉBEC À KABOUL
Lettres à une femme afghane
Colette Beauchamp
Montréal, Éditions Écosociété, 2003, 330 p.
Francine Dumais, *Houlida*

Sur une période de huit mois (du 6 novembre 2001 au 25 juin 2002), l'auteure expédie 24 missives plutôt volumineuses où elle livre à sa correspondante Shoukria ses réactions face aux horreurs et aux aléas de la guerre.

Par sa volonté d'aller au fond des choses (voir son abondante section Références à la fin du volume), Colette Beauchamp explore les dessous de cette façon violente de régler un problème ou une situation ce qui amène quantité de comportements non tolérés en temps de paix tels les viols collectifs (ou non) ainsi que les massacres de civils sans armes.

Cet ouvrage est formé, selon son titre, de longs monologues s'apparentant tantôt à l'essai, tantôt au journal intime puisque les lettres de Shoukria ne sont pas publiées, peut-être pour des raisons de sécurité ou de droits d'auteur. Les lettres de cette dernière nous auraient permis de mieux la connaître. Nous ne savons pas non plus de quelle manière l'échange de correspondance se faisait car l'auteure ne le précise pas dans son avant-propos. Mais tout au fil des lettres, nous apprenons que son amie Shoukria est déjà une militante féministe, qu'elle est veuve et mère de cinq enfants.

Le 22 novembre 2001, Colette Beauchamp dévoile ainsi sa sympathie: « J'ai le cœur partagé, Shoukria, réjouie et rassurée de te savoir avec tes trois filles, tes deux petits derniers et la population kaboulie hors de portée des raids aériens, toujours peinée par l'injustice et les torts incommensurables causés à ton peuple par cette guerre. » Dans cette même lettre, une forte solidarité féminine apparaît entre elles car « jamais rien ne pourra défaire les liens que nous tissons entre femmes par-dessus leurs guerres, leurs guerres contre nous, leurs guerres contre les enfants, leurs guerres contre la Terre. »

De plus ces liens de solidarité l'incitent à lui faire parvenir vêtements, duvets, jouets, articles divers ainsi que des suppléments alimentaires et même des « barres tendres ». Puis, pour la reconforter spirituellement, elle lui envoie des disques compacts de Pauline Julien et de Marie-Claire Séguin. Le tout constitue plusieurs colis qu'elle lui adresse via Mme Gujjar de Peshawar au Pakistan (est-ce donc cette dame qui

s'occuperait aussi des échanges épistolaires?). L'auteure a même pensé à lui télégraphier de l'argent pour que sa protégée puisse s'offrir un lecteur de disques.

Une lecture rapide de l'ouvrage nous porterait à penser que l'auteure sombre dans le manichéisme entre la culture de la paix chez les femmes et celle de la guerre chez les hommes. (Voir la critique de Louis Cornellier dans *Le Devoir* du 18 janvier 2004, « Lamento contre la culture de la guerre »). Le passage suivant me permet de nuancer cette observation (voir lettre du 26-01-2002, p. 211) : « Je constate aussi que dans leur militantisme, que ce soit pour la paix, les droits de la personne, l'écologie ou nombre d'autres causes, ou dans le bénévolat dont elles tiennent les rennes à travers le monde, elles cherchent à rétablir et à mettre au premier plan les valeurs humaines, à créer des moyens de résistance et de contestation innovateurs, non violents et non hiérarchiques, (...). » Bien que n'ayant pu parcourir son ouvrage intégralement, je reste sous l'impression

Suite de la page 14

graine, de la difficile naissance des mots, de la réécriture – 12 fois, 15 fois dit-elle j'ai revu telle ou telle scène ou tel chapitre et des sentiments intenses de satisfaction, de bonheur, de joie lorsque les critiques sont bonnes. Ce qui me marquera encore plus profon-

que l'auteure n'essaie pas de stigmatiser l'identité sexuelle masculine comme étant la seule explication de l'origine de la violence dans ce monde. Ce serait une voie sans issue comme celle de blâmer l'Ève de la Genèse (ainsi que la gent féminine) d'avoir introduit le péché originel en croquant le fruit défendu pour connaître le Bien et le Mal.

Évidemment le livre se lit souvent difficilement à cause de la lourdeur des émotions soulevées. Mais il faut parfois se pencher sur un sujet qu'on aimerait bien voir disparaître pour toujours de l'histoire humaine. Pussions-nous connaître enfin mille ans de paix sur notre planète bleue! Mille ans, c'est déjà un petit bout d'éternité, en tout cas un bon début!

NB: Ce livre m'a été gracieusement prêté par Marie-France Dozois

dément est sa philosophie de vie - écrire ou faire ce qui nous plaît, se réjouir presque toujours de ce que l'on est en train de faire, trouver la joie de vivre dans ce qu'on est en train de vivre.

CAESURA DE LINDA COVIT AU PARC JARRY ou l'art public au service du pacifisme

Marie-Rose Magella

Avec le retour des douces journées printanières ou lors des promenades estivales, il fait bon prendre le temps de découvrir ou redécouvrir l'art public. Ces sculptures qui meublent notre paysage, nous n'y consacrons pas souvent notre temps et pourtant, de belles surprises nous attendent et quelquefois, ces grands objets sont l'œuvre de femmes.

Le Parc Jarry à Montréal, que d'aucunes associeront au tennis, est aussi le lieu où se retrouve une des sculptures de Linda Covit. Arrêtez-vous rue Saint-Laurent, juste au sud de Jarry, et prenez le temps de contempler les deux immenses triangles de 12 mètres de longueur par 5 mètres de hauteur. Cette œuvre d'art a vu le jour grâce à une inspiration pacifiste qui a fait participer nombre d'enfants à l'expérience.

C'était en 1991. Voulant dénoncer les méfaits de la guerre sur les populations, particulièrement sur les enfants, un appel

a été lancé afin d'enfouir dans le sol, dans un grand sarcophage de béton, des milliers de jouets de guerre. Sur le sarcophage, une spirale de plus de 14 mètres de diamètre et deux formes triangulaires s'élèvent vers le ciel.

Marchez autour de la sculpture et les contrastes seront frappants. Vous verrez en alternance, maisons de ville, cadence folle des autos sur le boulevard ou le charme champêtre du parc, le ciel bleu ou gris selon le moment. La sculpture est influencée par les jardins japonais et propose un arrêt pour renouveler notre lecture du paysage.

Celles qui souhaitent voir d'autres œuvres de Covit se rendront à Lachine, au Parc Fort-Rolland ou au Centre hospitalier à Brossard ou à la Cité de la santé de Laval. Si vous ne pouvez vous déplacer, Internet vous y mènera. Faites le [www2.ville.montreal.qc.ca/culture / collect/caesura.htm](http://www2.ville.montreal.qc.ca/culture/collect/caesura.htm)

Suite de la page 16

déguster cru, demi-cuit ou poêlé, en escalope, en terrine ou même en soufflé! Les magrets n'auront plus de secret pour vous une fois que vous les aurez cuisinés en carpaccio, en tartare, en steak, fumés, en brochettes ou laqués au miel et aux épices. Vous saurez, pour votre plus grand plaisir et celui de vos proches, comment préparer le canard entier, le faire confire et même

l'apprêter avec du sirop d'érable! Les iconoclastes voudront sans doute essayer le club sandwich au magret fumé, le burger mi-cuit au foie gras ou même le hachis parmentier au foie gras. Mais ce serait là pour moi frayer avec l'hérésie et il est des barrières que mon canon ne me permet pas de franchir! Bonne dégustation!

SOCIOLOGIE DES RAPPORTS DE SEXE.¹

Marie-Blanche Tahon

Louise Melançon, Myriam

L' auteure de ce livre est professeure de sociologie et chercheuse affiliée au Centre interdisciplinaire de recherche sur la citoyenneté et les minorités à l'université d'Ottawa. Cet ouvrage est le résultat de son enseignement et de ses recherches, depuis 1975. Madame Tahon est une sociologue qui se dit influencée par la situation française contemporaine, concernant particulièrement les rapports entre la

En écrivant ce livre, elle a décidé de traiter des rapports de sexe, en employant le mot "sexe" plutôt que celui de "genre" comme on le fait la plupart du temps en sociologie. Elle justifie son choix, dès le 1er chapitre, dans un échange avec des sociologues françaises très connues. Dans les quatre chapitres suivants, elle développe sa pensée, par une discussion serrée avec théoriciens et théoriciennes en s'appuyant, en particulier, sur l'auteure Française Héritier. Ce livre demande une bonne initiation à la sociologie des rapports de sexe. Aussi, je n'en ferai pas une présentation exhaustive, mais plutôt, j'en tirerai certains éléments plus directement pertinents à notre réflexion.

1. L'anthropologue française Françoise Héritier affirme: "L'accès à la contraception et à la maîtrise par les femmes de leur propre fécondité est, me semble-t-il, l'élément moteur de l'évolution progressive vers l'égalité de statut, non l'isomorphisme ou l'indifféren-

tion" (2000, p. 36)... "L'accès des femmes à la contraception est réellement un tournant sans précédent dans l'histoire humaine" (2001b, p. 90).²

Les femmes sont différentes des hommes par le fait que leur sang coule sans qu'elles ne puissent y avoir part; alors que pour l'homme, son sang coule à la suite d'une action ou intervention sur lui. Cette caractéristique des femmes est symboliquement manipulable et manipulée. Les femmes sont dominées parce qu'elles ont ce privilège de la fécondité et de la reproduction des mâles. En effet, les femmes donnent la vie aux femmes comme aux hommes: il y a là une étrangeté, une asymétrie. Dans toutes les sociétés, les hommes avaient leurs rites d'initiation des jeunes garçons, comme pour produire, donner naissance aux corps mâles. Certaines coutumes montrent que le sperme était considéré comme supérieur au sang ou au lait de la femme. L'inégalité des femmes est donc justifiée par le fait qu'elles n'ont pas de sperme et que

1. Édité aux Presses universitaires d'Ottawa/Presses universitaires de Rennes en 2003.

2. Françoise Héritier affirme cela encore plus fortement dans son livre : *Masculin/Féminin II : dissoudre la hiérarchie*, Paris, Odile Jacob 2002.

leur sang coule. Aussi le fait que les femmes aient accès à la maîtrise de leur reproduction bouleverse radicalement les rapports entre les sexes.

2. Au sujet de la différence des sexes, notre auteure rappelle que c'est un fait d'observation universel, mais historicisé: "...la "différence des sexes" est repérable dans toutes les sociétés et à toutes les époques historiques, mais elle est cependant une notion historicisée: elle n'est pas construite de la même manière et ne produit pas les mêmes effets dans toutes les sociétés et à toutes les époques de l'histoire" (p. 100)

D'une part, il ne faut pas confondre "différence sexuelle" et hétérosexualité: c'est une notion qui transcende l'orientation sexuelle. D'autre part, il faut la distinguer du fait de la domination des hommes.

Aussi la reconnaissance de l'égalité formelle des femmes et des hommes n'abolit pas la différence des sexes mais elle modifie la manière dont ils sont en rapport. Depuis 25 ans, dans les pays occidentaux du moins, la situation des femmes comme la compréhension des rapports de sexe ont évolué. On pourrait maintenant parler du "différend des sexes", parce que les femmes ne sont plus victimes, elles sont devenues des "plaidantes" pour faire le procès de la domination masculine. En philosophie, on pourrait dire qu'elles ne sont plus l'objet, l'autre"

du discours masculin, mais elles deviennent sujet, avec les hommes, pour parler de la différence des sexes. L'auteure cite la philosophe Françoise Collin: "...être deux désormais à parler de la différence des sexes, dans deux langues qui se comprennent et qui parfois même cherchent à s'entendre.....constitue en soi une novation. Le passage de la différence au différend ouvre une nouvelle ère non seulement à la question elle-même mais aux rapports humains."³ (p. 101)

Ce débat, ou la controverse des sexes, oppose autant les femmes entre elles que les hommes et les femmes. Et Madame Tahon de rappeler les trois positions principales à ce sujet:

a) l'*universalisme* (ou la position égalitariste) considérant qu'il n'y a pas de sexes mais des classes de sexes construites socialement, et que leur disparition amènera une indifférenciation sexuée dans l'être humain.

b) le *différencialisme* (ou la position essentialiste), à la manière de Luce Irigaray, qui défend l'irréductibilité du féminin et du masculin, à partir des corps différents, désignant ainsi l'espace du non-un et dénonçant la prétention totalisante du masculin en Occident.

c) le *postmodernisme* (ou la position déconstructionniste), qui cherche à déconstruire les formes de la modernité et donc la maîtrise du sujet sur l'objet, de l'homme sur la femme. Cette posi-

3. Françoise Collin, *Le différend des sexes*, Paris, Éditions Pleins Feux, 1999, p.11.

tion a donné son appui à un autre courant américain, le *queer*, qui recouvre plusieurs pratiques et discours associés à la transgression des frontières de la différence des sexes et de l' "hétéronormativité".

Finalement, ces courants se ramènent à l'opposition entre égalité et différence. Et pourtant, c'est identité qui s'oppose à différence. L'opposition entre égalité et différence reste utile pour entretenir la recherche sur ce qui fait la ressemblance et la différence entre hommes et femmes.

3. Le dernier chapitre du livre est consacré à une réflexion sur les rap-

ports politiques de sexe. Je retiens ceci: si malgré la proclamation des droits humains, les femmes étaient tenues à distance, c'était à titre de "mères" (cf, le no 1, ci-haut). Maintenant que les femmes peuvent contrôler leur fécondité elles-mêmes, elles sont véritablement égales aux hommes, comme individus doués de raison, de conscience. Elles sont citoyennes à part entière. D'où la question de la parité dans l'espace politique. Et la catégorie de "genre" n'est pas utile, puisqu'il n'y a plus de considération ou de détermination de sexe. Les individus sont constitués civilement "hommes" et "femmes".

RECETTE POUR NETTOYER LES RIDEAUX DE DOUCHE !

Monique Hamelin, *Vasthi*

Avec le numéro d'été, nous nous permettons quelques folies... utiles.

Vous aimez les rideaux de douche transparents ou tout simplement opaques mais l'entretien de ces derniers vous pèse. Alors, ils seront comme neufs en un rien de temps avec la recette suivante :

- Mettre une ou deux grandes serviettes et le rideau de douche dans la machine à laver.
- Ajouter 125 ml de bicarbonate de soude et 125 ml de détergent à lessive.
- Régler pour le cycle de lavage à l'eau chaude.
- Ajouter 120 ml de vinaigre au moment du rinçage.
- Sortir le rideau avant l'essorage et l'accrocher pour le faire sécher.

Les résultats sont surprenants. Les rideaux sont comme neufs ou presque et les serviettes sont belles et douces.

P.S. Si l'eau de votre région est très douce et que le savon mousse trop, il peut arriver que vous ayez à rincer le rideau de douche avec la douche avant de l'accrocher.

VENTS EN RAFALES
Taslima Nasreen, *Vents en rafales* Récit.
Traduit du bengali par Philippe
Daron. Paris, Philippe Rey, 2003, 379 pages.
Monique Dumais, *Houlida*

Vous avez peut-être déjà entendu parler de cette jeune femme rebelle du Bangladesh, qui n'a pas craint de défier la loi musulmane. En effet, en 1994, après la publication d'un article où elle critiquait le Coran, elle a été l'objet d'une «fatwa» - condamnation à mort -, émise par des mollahs extrémistes.

Elle s'est, par la suite, exilée en Suède où elle poursuit son œuvre dans laquelle elle ne cesse de dénoncer les conditions sociales des minorités et des femmes musulmanes. Odile Tremblay dans *Le Devoir* a d'ailleurs intitulé son article au sujet de son dernier livre: «Écrire sous la fatwa», (6-7 décembre 2003, p. F 10).

Vents en rafales est le récit de Taslima qui nous raconte avec hardiesse les terribles épreuves d'une vie d'adolescente et de jeune universitaire au pays du Bangladesh. Ce livre est le deuxième tome de sa trilogie autobiographique, le premier étant *Mon enfance au féminin*. Nous devinons facilement que ces livres sont bannis des librairies de son pays d'origine; elle est même poursuivie en diffamation par l'écrivain Syed Shamsul Haque qui s'est reconnu dans un de ses personnages. Taslima nous plonge dans un monde où un père tyrannique tient toute la place, bat sa mère jusqu'au sang, contrôle constamment ses filles en surveillant leurs lettres, leurs rela-

tions, leur temps donné aux études. Les interdits foisonnent particulièrement pour Taslima qui ne rêve que de se consacrer à la poésie alors que le père, médecin, veut que sa fille étudie aussi en médecine. La liberté devient pour elle une quête ardue, très risquée dans ce monde musulman. L'audace ne manque pas à Taslima qui publie à dix-sept ou dix-huit ans *Sejuti*, une revue de poésie, au grand désespoir de son père qui cesse de lui parler et de lui donner de l'argent (p.112). Elle devient le centre d'un réseau poétique: de nombreux poèmes lui arrivent: «Je veux faire du monde entier un monde de poésie» (p. 119) Elle est ainsi en contact avec des hommes écrivains, un d'entre eux s'attache particulièrement à elle, le fameux Rudro. Mais elle déclare qu'elle ne veut pas se marier. Et pourtant, Rudro lui fait signer en cachette et en vitesse un formulaire de mariage à l'âge de 19 ans. Il retourne dans sa ville de Dahka et Taslima et lui vivent séparément pendant trois années comme si rien ne s'était passé.

Après bien des résistances, elle vivra sa première nuit avec Rudro qui doit se battre avec elle pour la toucher et avoir une relation sexuelle, une nuit de cauchemar dit-elle, qui se répétera, et pourtant, elle aime Rudro. Attirance et refus ne cessent de se côtoyer. Il y a cependant rupture, quand Taslima constate que Rudro lui a transmis une maladie contractée chez des prostituées qu'il fréquente assidûment. Mais l'amour est fort et les poèmes de Rudro surtout ont un impact considérable. «L'amour de Rudro m'a fait revenir. Rien d'autre. Je m'avoue vaincue devant son amour. J'avais voulu le détester de toutes mes forces mais je n'ai pas pu. Chaque mot de son poème a balayé ma volonté comme de la poussière.» (p. 282) Les ruptures se succèdent et les retours aussi. La dernière page du récit livre le coup fatal. «Mais Rudro continue de s'enivrer de cigarettes, de haschisch, de femmes, d'alcool. Moi dont la seule passion est Rudro, j'essaie de m'en libérer. De son côté, Rudro déclame en titubant:

Tu es mon désastre vivant,
J'ai besoin de toi.
Où que j'aille, où que je me retourne,
Vers les souvenirs ou vers l'avenir,
J'ai besoin de toi maintenant.
Non, Rudro, je ne vis pas pour être le désastre vivant de quelqu'un. Je ne peux abandonner ma vie pour être le désastre d'une autre. J'ai pitié de toi, Rudro, mais j'ai encore plus pitié de moi...» (p. 376)

Un chapitre est consacré aux femmes. Elle affirme: «la condition de la femme ne cesse de me faire réfléchir.» (p. 295) Et pour cause, Taslima est constamment sous surveillance, séquestrée en quelque sorte, punie pour tout acte d'affranchissement; sa mère a vécu une vie d'esclave, constamment au service de son père, de ses fils et de ses filles, où tous ses désirs sont anéantis. La tendresse de sa mère demeure, même après sa fugue de la maison. Elle déclare d'ailleurs: «maman, cela veut dire celle qui comprend tout, celle à qui l'on n'a besoin de rien dire...» (p. 325). La sécurité cependant terrifiante existe à Sans-Souci (c'est le nom de la résidence de Taslima) «Sans-Souci est entouré de hauts murs surmontés de morceaux de verre coupants, rehaussés d'une clôture de fer barbelé.» (p. 325)

Médecine ou poésie? telle sera la constante question de Taslima. Elle avoue: «Écrire de la poésie procure une joie solitaire, mais la médecine permet de donner du bonheur à des milliers de femmes.» (p. 330) Aujourd'hui, c'est par l'écriture qu'elle rejoint des milliers de femmes et que nous sommes soutenues par l'ardeur de sa vie combative. L'écriture de ce livre est étonnante, elle est nourrie d'images poétiques, mais le style est parfois abrupt. Un livre captivant, qui n'est pas de tout repos pour l'été.

Invitation de la Folie

La Folie décida d'inviter ses amis pour prendre un café chez elle. Tous les invités y allèrent. Après le café la Folie proposa :

-On joue à cache-cache ?

-Cache-cache ? C'est quoi, ça ? demanda la Curiosité.

-Cache-cache est un jeu. Je compte jusqu'à cent et vous vous cachez. Quand j'ai fini de compter je cherche, et le premier que je trouve sera le prochain à compter.

Tous acceptèrent, sauf la Peur et la Paresse.

-1, 2, 3,... la Folie commença à compter.

L'Empressement se cacha le premier, n'importe où. La Timidité, timide comme toujours, se cacha dans une touffe d'arbre. La Joie courut au milieu du jardin. La Tristesse commença à pleurer, car elle ne trouvait pas d'endroit approprié pour se cacher. L'Envie accompagna le Triomphe et se cacha près de lui derrière un rocher. La Folie continuait de compter tandis que ses amis se cachaient. Le Désespoir était désespéré en voyant que la Folie était déjà à soixante-neuf.

-CENT ! cria la Folie. Je vais commencer à chercher...

La première à être trouvée fut la Curiosité, car elle n'avait pu s'empêcher de sortir de sa cachette pour voir qui serait le premier découvert. En regardant sur le côté, la Folie vit le Doute au-dessus d'une clôture ne sachant pas de quel côté il serait mieux caché. Et ainsi de suite, elle découvrit la Joie, la Tristesse, la Timidité... Quand ils étaient tous réunis, la Curiosité demanda :

-Où est l'Amour ?

Personne ne l'avait vu. La Folie commença à le chercher. Elle chercha au-dessus d'une montagne, dans les rivières au pied des rochers. Mais elle ne trouvait pas l'Amour. Cherchant de tous côtés, la Folie vit un rosier, pris un bout de bois et commença à chercher parmi les branches, lorsque soudain elle entendit un cri. C'était l'Amour, qui criait parce qu'une épine lui avait crevé un oeil. La Folie ne savait pas quoi faire. Elle s'excusa, implora l'Amour pour avoir son pardon et alla jusqu'à lui promettre de le suivre pour toujours.

L'Amour accepta les excuses.

Aujourd'hui, l'Amour est aveugle et la Folie l'accompagne toujours...

Source: Trouvé sur Internet, par Yvette Teofilovic

SAVIEZ-VOUS QUE...

Jean-Paul II a fait appel à la compétence de trois femmes

Pour la première fois, une femme est devenue présidente d'une académie pontificale et deux autres femmes sont entrées à la Commission théologique internationale : toutes les trois ont été nommées par le pape Jean-Paul II. Jean-Paul II a en effet nommé comme présidente de l'Académie pontificale des sciences sociales, Mary Ann Glendon, professeure de droit à l'Université Harvard et ex responsable de la délégation pontificale à la Conférence de Pékin sur la Femme en 1995. Originaire du Massachusetts, madame Glendon est mariée et mère de trois filles. Elle était membre de l'Académie pontificale depuis janvier 1994. Autre première : Jean-Paul II a nommé deux femmes à la Commission théologique internationale, Sœur Sara Butler, professeure de théologie à l'Université St. Mary of the Lake de Mundelein (Chicago), et Barbara Hallensleben, de l'Université de Fribourg en Suisse.

Il y a encore des jeunes femmes engagées et militantes

Sous le titre : *Apolitiques, les jeunes femmes ?* l'ouvrage de deux chercheuses québécoises, Anne Quéniard et Julie Jacques, rend compte d'une enquête sociologique menée auprès de jeunes militantes âgées de 18 à 30 ans. Publiée aux *Éditions du remue-ménage*, l'étude montre au contraire qu'elles sont engagées politiquement, qu'elles ont des convictions

profondes et qu'elles croient au changement dont elles veulent être partie prenante. À travers un portrait des pratiques d'engagement de ces jeunes femmes qui militent dans des partis politiques, dans un regroupement féministe et dans divers groupes du milieu communautaire québécois, qu'il s'agisse de la défense des droits des exclus, de l'environnement ou encore de la lutte altermondialiste, les auteures montrent une image des jeunes très différente de celle qui domine dans les médias, à savoir celle d'une jeunesse apolitique, voire cynique. Arrivées au militantisme par des voies ou pour des raisons différentes les unes des autres, ces jeunes femmes auraient en commun une forte socialisation familiale à l'engagement social ou politique.

La mémoire des femmes des premiers temps du christianisme est vivante

Les Éditions monastiques de l'Abbaye de Bellefontaine ont fait paraître, en 2001, une traduction française de l'ouvrage de Mariella Carpinello : *Données à Dieu. Figures féminines dans les premiers siècles chrétiens*. Le livre de 410 pages comporte quatre chapitres : Femmes des premiers temps en Orient, femmes du désert, pécheresses repenties, femmes entre Rome et l'Orient et enfin de la Gaule au Ve siècle. Thècle et Macrine, Paula et sa fille Eustochium, Marie l'Égyptienne, une repentie, Marcella et d'autres encore sont présentées dans ce livre qui évoque les premiers siècles de

l'Église à travers les itinéraires de figures féminines exceptionnelles.

L'histoire ne concerne pas que la guerre et la politique

Micheline Dumont, une pionnière des recherches en histoire des femmes au Québec, est l'auteure de cet ouvrage publié aux Éditions du remue-ménage : *Découvrir la mémoire des femmes. Une historienne face à l'histoire des femmes*. Le livre de 160 pages reconstitue le parcours d'une historienne durant un quart de siècles, pour procéder à ces affirmations simples mais essentielles : les femmes sont dans l'histoire, les femmes ont une histoire, les femmes font l'histoire. Madame Dumont, qui a enseigné l'histoire des femmes à l'Université de Sherbrooke depuis 1976, explique comment la pratique de l'histoire des femmes a permis l'émergence d'une perspective critique dans sa discipline. C'est en fin de compte à la nécessité de poursuivre la réflexion féministe en histoire que cet ouvrage nous convie car, il faut bien le dire, trop de gens pensent encore que l'histoire ne concerne que la guerre et la politique.

Croire et savoir ont des visées communes

Sous le thème « Savoir et croire », la revue *Religiologiques* (no 27, printemps 2003) propose une réflexion visant, d'une part, à une réhabilitation du mot religion au sein de l'université et dans la population québécoise et d'autre part, à proposer une collaboration plus étroites entre les différentes branches des sciences humaines. Que devient la distinction

entre croire/savoir dans la compréhension de l'expérience humaine, écrit-on dans la présentation du numéro, compte tenu que les systèmes de représentation du monde peuvent être découverts autant dans les discours dits « du croire » que dans ceux qui se réclament d'un savoir ? La question est traitée sous l'éclairage de différentes disciplines : littérature comparée, sciences politiques, études féministes et sciences des religions. Une multitude de réflexions savantes qui convergent pourtant vers un même point, « soit l'expérience humaine en tant que volonté de faire sens du monde ».

On lutte contre le trafic sexuel des femmes et des enfants au Québec

Une équipe de chercheuses de l'Université du Québec à Montréal mène présentement une recherche-action portant sur le trafic sexuel des femmes au Québec. Cette recherche vise à développer une meilleure connaissance de cette réalité au Québec ; à instrumenter les groupes de femmes et les intervenantes concernées par la question et à aider à contrer le trafic sexuel des femmes et des enfants en interpellant les lois et les institutions concernées. Une trentaine d'entrevues seront réalisées auprès de femmes en contact avec cette réalité clandestine. L'analyse des données recueillies permettra de développer une meilleure compréhension des différentes facettes de l'expérience vécue par ces femmes et de proposer des pistes d'action appropriées.

Agathe Lafortune

Le bulletin L'autre Parole est la publication de la Collective du même nom.

Comité de rédaction: Monique Hamelin, Yvette Laprise, Christine Lemaire

Travail d'édition: Christine Lemaire

Impression: Centre d'impression et de reproduction

NOIR sur BLANC, Inc.

Abonnements: Marie-France Dozois

Envoi postal: L'équipe de Phoebé

<i>Abonnement régulier:</i>	<i>1 an (4 nos)</i>	<i>12,00\$</i>
	<i>2 ans (8 nos)</i>	<i>22,00\$</i>
	<i>de soutien</i>	<i>25,00\$</i>
	<i>outre-mer (1an)</i>	<i>14,00\$</i>
	<i>outre-mer (2 ans)</i>	<i>24,00\$</i>
	<i>à l'unité</i>	<i>4,00\$</i>

L'autre Parole est en vente dans les librairies suivantes:

à Montréal: La Librairie des Éditions Paulines

à Rimouski: La Librairie du Centre de pastorale

On peut s'abonner ou obtenir des exemplaires des numéros précédents en écrivant à L'autre Parole, à l'adresse indiquée ci-dessous.

Chèque ou mandat-poste à l'ordre de : L'autre Parole

Adresse: C.P. 393, Succursale C, Montréal (Québec) H2L 4K3

Téléphone: (514) 374-6414

Courriel: yvette@cam.org

Site internet: <http://www.lautreparole.org>

Courrier de deuxième classe ——— enregistrement no 09307

*Port de retour
garanti*

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada, par l'entremise du Programme d'aide aux publications (PAP), pour nos dépenses d'envoi postal.